Resp Pf PCB 03347

L'AVEUGLE

DE CASTEL-CUILLÉ

ET

MARTHE LA FOLLE

IMITATIONS LIBRES

DE

DEUX POËMES COMPOSÉS EN VERS GASCONS

PAR JASMIN

« Je suis fort paresseux et ne sais pas beaucoup ; la traduction répare tout cela ; mon auteur est savant pour moi ; les matières sont toutes digérées ; l'invention et la disposition ne me regardent pas : je n'ai qu'à m'énoncer. » (MAUCROIX, *sa vie et ses ouvrages*, par M. Louis PARIS, t. 1, p. 219.)

PARIS

TYPOGRAPHIE DE WITTERSHEIM

8, RUE MONTMORENCY

1854

L'AVEUGLE DE C LLÉ. — MARTHE LA FOLLE.

Resp Pg PCB 0334

L'AVEUGLE

DE CASTEL-CUILLÉ

ET

MARTHE LA FOLLE

IMITATIONS LIBRES

DE

DEUX POËMES COMPOSÉS EN VERS GASCONS

PAR JASMIN

« Je suis fort paresseux et ne sais pas beaucoup ; la traduction répare tout cela ; mon auteur est savant pour moi ; les matières sont toutes digérées ; l'invention et la disposition ne me regardent pas : je n'ai qu'à m'énoncer. » (MAUCROIX, *sa vie et ses ouvrages*, par M. Louis PARIS, t. 1, p. 219.)

PARIS

TYPOGRAPHIE DE WITTERSHEIM

8, RUE MONTMORENCY

1854

Hommage de l'Auteur.

L'AVEUGLE DE CASTEL-CUILLÉ

ET

MARTHE LA FOLLE

Comm. N°. 222 - catalog. N° 37 I.
Reçu le 16 février 1922
page le 25 " " 698
+

Resp Pj pl B0334/6

L'AVEUGLE

DE CASTEL-CUILLÉ

ET

MARTHE LA FOLLE

IMITATIONS LIBRES

DE

DEUX POËMES COMPOSÉS EN VERS GASCONS

PAR JASMIN

« Je suis fort paresseux et ne sais pas beaucoup ; la traduction répare tout cela ; mon auteur est savant pour moi ; les matières sont toutes digérées ; l'invention et la disposition ne me regardent pas : je n'ai qu'à m'énoncer. » (MAUCROIX, *sa vie et ses ouvrages*, par M. Louis PARIS, t. 1, p. 219)

PARIS

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE WITTERSHEIM

8, RUE MONTMORENCY

1854

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

L'AVEUGLE

DE CASTEL-CUILLÉ

IMITATION LIBRE

DE

L'AVEUGLE

DE

CASTEL-CUILLÉ

ÉLÉGIE VILLAGEOISE COMPOSÉE EN VERS GASCONS

PAR J. JASMIN

« Il ne faut pas qu'on s'effarouche
Si l'on rencontre ici quelques termes grossiers.
Nous parlons, au village, à gens que rien ne touche
Si bien que les dictons qui leur sont familiers. »

PARIS
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE WITTERSHEIM
8, RUE MONTMORENCY
—
1854

A NOS AMIS

Confiant dans votre discrétion, nous vous avons déjà fait part de notre Imitation de **LA FRANÇONNETTE** de JASMIN. Voici maintenant **L'AVEUGLE** et **LA FOLLE**, du même auteur, que nous vous communiquons aussi confidentiellement, avec prière de réunir ces trois opuscules par une modeste, mais solide reliure. Notre désir est d'arriver à la postérité, en évitant les regards et les moqueries des contemporains. Or, pour aller si loin, il faut que les ballots soient bien conditionnés : les brochures restent en chemin.

Dans la Notice de **FRANÇONNETTE**, nous avons déjà rendu hommage au génie du Poëte gascon. Qu'en pourrions-nous dire encore après Nodier et M. de Sainte-Beuve? Et d'ailleurs, ne doit-on pas nous appliquer ce vers :

« Il fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux ? »

Nous ne traduisons pas; que cela soit bien entendu. Nous imitons sans nulle contrainte, et trop librement sans doute, les tableaux du maître, sans toucher à sa palette.

Heureux si cette pâle contre-épreuve fait soupçonner ce qu'il y a de charme et de vraie poésie dans l'œuvre originale !

CHANT PREMIER

LA PRAIRIE

Les arbres sont encor dépouillés de verdure,
Mais les plus diligens..... on dit les plus coquets.....
Bravant les derniers coups de vent et de froidure,
Se couvrent déjà de bouquets.
Ne vous semble-t-il pas qu'au matin d'un dimanche,
Les amandiers et les pommiers,
Pour être vêtus des premiers,
Ont, tout en s'éveillant, mis leur chemise blanche ?

L'hiver s'enfuit ; mais sur le sol
Traînent encor les plis de sa robe glacée,

Quand déjà dans les airs l'alouette élancée
Prélude au chant du rossignol.

Nous sommes à la mi-carême,
A la veille du gai Jeudi,
Où, sous le beau ciel du Midi,
L'amour se présente au baptême.
Tout s'agite et se met en train,
Et saint Joseph, dont vient la fête,
De plus d'un couple qui s'apprête,
A promis de bénir demain
L'hymen.

Et du sommet de la montagne,
Où notre beau village est posé comme un nid,
Descend et court dans la campagne
Ce vieux chant qu'à son gré chaque âge rajeunit :

« Couvrez, mignonnes paquerettes,
» De vos perles, les prés, les champs ;
» Et que l'air soit plein de vos chants,
» Vives et gentes alouettes ;
» Car le long de ce chemin,
» Contre son amant pressée,
» Vous verrez passer demain
» Jeune et belle fiancée. »

Enfin, le doux printemps, libre dans ses ardeurs,
De tous les arbrisseaux fait bouillonner la sève ;
De la racine au tronc, il l'aspire, il l'élève,
Et la fait déborder en fleurs.

Et la cloche, là-haut, de toutes la plus grande,
Chante déjà le *Te Deum*,
Et dit aux fiancés.....— que le bon Dieu l'entende !—
Pax vobiscum !

Soit qu'elle annonce l'heure où tout fidèle prie,
Soit qu'on baptise un nourrisson,
Qu'on se fasse enterrer, ou que l'on se marie,
La cloche n'a jamais qu'un son.

Mais, pour qui s'y connaît, le branle qu'on lui donne,
Lent ou précipité, dit tout, sans moins, sans plus.....
Écoutez..... justement, vous l'entendez qui sonne.....
C'est pour?..... un mariage entre des gens cossus.

Oh ! voilà de nos pastourelles
De quoi remuer le cerveau.
Aussi, pour en causer entre elles,
Toutes accourent au préau.

Sur leurs pas vient la médisance,
Pour qui jamais rien n'est caché :
On l'accueille avec complaisance,
Depuis que, par accoutumance,
Médire n'est plus un péché.

— « Comment ?..... Batiste avec Angèle?.....
Mais en voilà le premier mot.....
Et que ce ne soit pas par elle
Que nous en vienne la nouvelle.....
La chose, au reste, est naturelle :
C'est une sotte avec un sot. »

— « Il faut donc que ce bon apôtre
Ait, tout à coup, pris son congé,
Lui que nous savions engagé,
Et dès longtemps, avec une autre. »

— « Il fallait donc qu'il en finît?
— Oui, cela très-bien s'interprète :
A pareil jour quand on s'unit,
C'est que la poule est toute prête,
Et que pour pondre il faut un nid *. »

* Ordinairement, on marie à la Saint-Joseph les filles auxquelles il n'est plus permis d'attendre. De là, le préjugé qui, dans le Midi, donne carrière à la médisance quand un mariage se fait à la mi-carême. (JASMIN.)

Sur cette gamme, on chante, on glose,
On perce à jour tous les secrets ;
Blanc devient noir ; rien n'est plus rose.....
C'est vraiment la foire aux caquets.

De guerre lasse, enfin, la plus jeune de toutes
Dit qu'il est bien permis de rire du prochain,
Mais qu'il faut se garder de répandre des doutes
Sur l'honneur d'une fille à marier demain.

» Angèle a ses défauts : elle est un peu coquette,
Elle cherche à briller et porte des bijoux ;
Mais, riche comme elle est, faut-il qu'elle se mette
Sans plus de recherche que nous ?

» J'en conviens, elle est paresseuse,
Car on ne lui voit faire œuvre de ses dix doigts ;
Mais son humeur est douce et sa main généreuse :
On le sait en bien des endroits.

» Si de son mariage elle fait un mystère,
C'est que ses vieux parents, par motifs d'intérêt.....
Faut-il dire lesquels ?..... la forcent à se taire ;
Mais cela, je le sais, lui cause un vif regret. »

Qui l'aurait cru ? la petite harangue
Est accueillie à l'unanimité !
Tant il est vrai qu'on peut risquer sa langue
A dire encor parfois la vérité.

— « Hé ! comment donc ! la chère Angèle ?
Nous la portons dans notre cœur.
Chacune de nous voit en elle
Une amie, une tendre sœur.

» Et pour le lui prouver il faut — que vous en semble? —
Demain, à l'heure du banquet,
Ou même avant la messe, aller toutes ensemble
Lui faire hommage d'un bouquet. »

— « Bien dit ! bien dit ! l'idée est bonne.
Mais n'attendons pas à demain ;
Partons d'ici..... qui trop tard donne,
A toujours passé pour vilain. »

— C'est entendu ; courons ! » — Et notre joyeux groupe
S'élance, emporté par le vent.
De chef, il n'en est point ; si bien que de la troupe
Le plus pressé passe devant.

Mais le bruit de cette ambassade
Attire les garçons qui travaillent là-bas,
Et qui, tout aussitôt, oubliant qu'ils sont las,
Accourent à la débandade.

Ensemble, et d'un élan soudain,
Ils dévalent devers la plaine,
En répétant, à perdre haleine,
Le chant du jour, le gai refrain :

« Oui, contre son amant pressée,
» Demain,
» Demain,
» Par ce chemin
» Passera belle fiancée. »

— « Hé ! qui donc, tout courant, vient au-devant de nous?
— C'est elle-même, c'est Angèle.....
Nous faisons, comme on dit, d'une pierre deux coups,
Car Batiste vient avec elle. »

Batiste, à ses amis, d'un air froid tend la main,
Qui par eux, cependant, de bon cœur est pressée.
On embrasse la fiancée,
Et les complimens vont leur train.

C'est que partout la flatterie,
Aussi bien ici qu'à la cour,
Dote quiconque se marie ;
Mais elle exige du retour.

Angèle répond donc de l'air le plus honnête :
— « De chacune de vous, et je l'espère bien,
Encore un peu, viendra la fête.
Oh! du bonheur qu'on vous apprête
Je sens déjà grandir le mien.

» Mais puisqu'aujourd'hui je suis reine,
Et qu'à mon tour je fais la loi,
Vous allez toutes avec moi
Venir danser à la fontaine,
Où d'abord, pour joncher demain
La nef et le chœur de l'église,
Nous cueillerons, de notre main,
Force laurier, force cythise,
Et des branches de romarin. »

Le ciel est tout d'azur..... pas le moindre nuage
Ne ternit le soleil..... Vous n'en voyez aucun ;
L'air frais enlève aux fleurs, et vous jette au visage
Comme des touffes de parfum.

Oh ! quand mars fait fleurir le troëne des haies,
Quand l'amoureux printemps sourit à son réveil,
Quand les filles au teint vermeil
Sont, avec les garçons, plus vives et plus gaies,
Voir alors des couples charmans
S'ébattre sur les prés, et, d'une ardeur précoce,
Aspirer au jour de la noce,
C'est à faire gémir de n'avoir plus vingt ans.

Nous voici donc à la fontaine,
Essoufflés par un long parcours;
Mais les fifres et les tambours
Nous font d'abord reprendre haleine.

Donc, pour la farandole on se met vite en rang.
En signe d'amitié, chacun à sa voisine
Fait quelque malin tour, la pousse, la taquine,
Et, sans s'effaroucher, la belle le lui rend.

Se fâche-t-on? fait-on la moue?
Sans s'expliquer, sans *si*, ni *mais*,
Comme au hasard on tend la joue,
Et deux baisers scellent la paix.....

— Hé! qu'est-ce donc? Je vois Angèle qui s'échappe
Et crie, en prenant son élan :

« A qui mieux sait courir ! et celle qui m'attrape,
Pour sûr, est mariée avant la fin de l'an. »

Il fait beau voir partir les hirondelles,
Car, s'agit-il d'attraper des maris,
On ne court pas, on vole, on a des ailes ;
Aussi d'abord les plus beaux gars sont pris.

Qui la première ? est-ce Jeanne ? est-ce Ursule ?
Ou bien plutôt cette Agnès aux pieds plats ?
Non, point du tout : c'est Alix qui les brûle,
Et qui revient en riant aux éclats.

Mais au milieu de cette ivresse,
Pourquoi Batiste est-il glacé ?
Vit-on jamais tant de tristesse
Voiler les yeux d'un fiancé ?

Il fait des efforts pour sourire ;
On sent qu'il folâtre à regret ;
A chaque instant son cœur soupire.....
Et son regard..... qu'il est distrait !....

Cependant, la future est belle :
Quel teint de lis ! quels jolis yeux !

Quelle autre donc pourrait mieux qu'elle
Le rendre fier et glorieux?

Veut-il singer le petit maître?
C'est qu'à voir ses airs négligens,
En vérité, l'on croirait être
Dans un salon de grandes gens.

— « Hé! dit un vieux garçon, l'amour, je l'entends dire,
Comme la mer, a ses reflux :
Il vient impétueux, et puis il se retire
Dès qu'on ne lui résiste plus. »

— « Pouvez-vous, dit un autre, avoir cette pensée?
Pour la bannir de votre cœur,
Observez le maintien, l'air de la fiancée,
Et son regard plein de candeur!

» Non, non; celle en qui la sagesse,
Décidément, a fait défaut,
Sentant la honte qui l'oppresse,
Ne porte pas le front si haut. »

— « Dites-nous donc pourquoi Batiste,
Qu'on a toujours vu si joyeux,

Alors qu'il fait tant d'envieux,
A l'air si profondément triste ? »

— « Eh bien ! croyez, j'en suis garant,
Que s'il n'est pas ivre de joie,
C'est qu'à cette heure il est en proie
A quelque remords déchirant. »

— « Le remords est enfant du crime,
Et Batiste, si bon, si doux,
Peut en avoir été victime,
Mais auteur ?..... Allons, taisez-vous. »

— « Que sais-je ? il est bien des mystères
Au fond des choses d'ici-bas,
Et dans les cœurs bien des misères
Que les yeux ne découvrent pas. »

— « Mais il en est que l'on devine
En réfléchissant à part soi.....
Voulez-vous savoir ce qui mine
Votre jeune homme ?..... Écoutez-moi.

» Ah ! de soupirs vous n'aurez faute.....
Mais j'abrége, car il est tard.

Voyez-vous, au pied de la côte,
Cette maisonnette à l'écart?

» C'est là que se tient solitaire,
Sans autre soutien ni parent
Que son faible et tout jeune frère,
L'orpheline du vétéran.

» Qui n'a pas connu Marguerite,
La plus charmante de nos fleurs,
Cette enfant qui, toute petite,
Attirait à soi tous les cœurs?

» Naguère on admirait l'éclat de son aurore,
Chaque heure lui donnait quelques charmes nouveaux;
Son langage était doux et son cœur plus encore.....
Ses yeux surtout..... qu'ils étaient beaux!

» De ses adorateurs bien longue était la liste;
La voir, c'était déjà l'aimer.
Mais nul ne pouvait plus prétendre la charmer:
Elle avait remarqué Batiste!

» Celui que vous voyez, celui qu'à ses façons
On ne soupçonne pas d'être enfant du village.....

Comme il est bien tourné ! quel avenant visage !
C'est le plus beau de nos garçons.

» Il avait obtenu l'aveu de sa famille;
Au lieu d'or et d'argent, on avait accepté
L'esprit et le savoir, les vertus de la fille ;
Leur hymen était arrêté ;

» Quand de l'été dernier la chaleur fit éclore
Le serpent dont Jenner sut arracher le dard,
Mais qui parfois revient, et, plus terrible encore,
Triomphe des efforts de l'art.

» C'est ainsi qu'il revint..... aux yeux de Marguerite
Il jeta son poison, d'abord les enflamma,
Et puis, en pénétrant au fond de leur orbite,
A tout jamais il les ferma.

» Elle est aveugle !..... Infortunée !
Se peut-il concevoir un sort plus odieux ?
Hélas ! je vois déjà les flambeaux d'hyménée
Près de s'éteindre avec ses yeux !

» Batiste, cependant, proteste sur son âme
Qu'il tient à Marguerite, et l'aime plus encor ;

Que nulle autre jamais ne deviendra sa femme,
Lui promît-elle un monceau d'or.

» Mais, quoi ! de ses parens l'avarice s'apprête
A vaincre un reste de pudeur :
— « Serais-tu, lui dit-on, assez sot, assez bête
» Pour t'abîmer dans son malheur ?

» En bonne foi, de Marguerite,
» D'une aveugle, que ferais-tu ?
» Sans doute, elle avait du mérite....
» Et, pourquoi pas ?... de la vertu ;
» Mais qu'y faire ? la pauvre fille
» Est incapable à tout jamais
» De prendre soin d'une famille.
» Il faut qu'elle se tienne en paix. »

— « C'est entendu, poursuit son père :
» Prends ton parti résolument,
» Car, aussi bien que moi, ta mère
» Retire son consentement.
» Songe à faire un bon mariage :
» Bonheur et pauvreté n'ont jamais pu, tous deux,
» Se rencontrer dans un ménage.
» Notre voisine Angèle a du bien en partage ;
» C'est elle dont j'entends que tu sois amoureux.

» Dès aujourd'hui, pars pour la ville,
» Où quelque temps tu resteras ;
» C'est le moyen le plus facile
» De sortir de tout embarras. »

» A cette voix, qui l'intimide,
Que répondit Batiste? — Rien.
Il a compris son père : il rompra son lien ;
Car, en bon villageois, il est faux et cupide.

» Il s'en va donc, le même soir,
A pas de loup, chez Marguerite,
Et lui dit qu'un pieux devoir,
Pour quelques jours, veut qu'il la quitte.

« Mais, poursuit-il, en l'embrassant,
» Sois sûre que ma seule envie,
» Que mon désir toujours croissant
» Est d'être à toi toute ma vie. »

» La pauvre fille ne peut voir
Que sur le front de l'hypocrite,
En toutes lettres est écrite
La sentence du désespoir.

» Il est parti..... Six mois a duré son voyage.
Mais revenu depuis trois jours,
Ils ont, en grand secret, bâclé ce mariage,
Qui va couvrir de deuil les plus saintes amours. ... »

— Hé ! de plus belle encore : où court la fiancée
Et ses compagnes en émoi ?
A leur tête, soudain, elle s'est élancée
En criant : « La voilà !.... c'est elle !.... suivez-moi ! »
— Ah ! j'y suis, je comprends : oui, la bande joyeuse
A sa rencontre voit venir
Jeanne la vieille, la boiteuse,
Qui lit si bien dans l'avenir.

Tous les secrets de la nature,
Dans ce siècle éclairé, de chacun sont connus ;
Et pourtant les sorciers sont encor bien venus
A dire la bonne aventure.

Jeanne à tous les désirs répond et satisfait.
Elle annonce à la jeune fille,
Dont la main est tremblante et dont l'œil noir pétille,
Un amant, un mari parfait.

Elle a des trésors pour l'avare,
Pour la coquette des atours,

Et pour ceux dont la mort s'empare,
Des perspectives de longs jours.

De la sorcière l'on peut rire.
Si le font tous les gens d'esprit ;
Pourtant, ce qu'on lui voit prédire
Arrive à point, et s'accomplit.

Et tenez! la première, Angèle s'en approche,
Et d'abord lui livre sa main.
Que veut-elle savoir, lorsque déjà la cloche
Annonce que ses vœux seront comblés demain ?

Mais qu'est-ce ? tout à coup les yeux de la Sibylle
Ont lancé sur Batiste un foudroyant éclair.
La vieille est courroucée, et de son corps débile
On croit voir tressaillir la chair.

Batiste cherche en vain à soutenir la vue
De cette pauvre femme : il est glacé d'effroi.
Le voilà comme une statue.....
Blanc, immobile et bien plus froid.

Jeanne, qui tient toujours la blanche main d'Angèle,
L'examine en silence, et, du bout d'un roseau

Y traçant une croix : « Demain..... demain, dit-elle,
» De tes yeux, tout à coup, tombera le bandeau ;
» Tu verras s'allumer et s'éteindre un flambeau.
» Veuille, innocente pastourelle,
» De Dieu la justice éternelle,
» Qu'en épousant un infidèle
» Tu ne creuses pas un tombeau ! »

Et cédant elle-même au pouvoir de son charme,
Jeanne courbe la tête et paraît s'assoupir.
De ses yeux éraillés il s'échappe une larme,
Et de son cœur un long soupir.

On se tait. La terreur de proche en proche gagne.
De Jeanne il semble encor que l'on entend le cri;
Et la timide Angèle auprès d'une compagne,
En essuyant sa main, va chercher un abri.

Mais que font, après tout, quelques gouttes d'eau trouble
Dans un ruisseau rapide et clair ?
— Bah ! la vieille, dit-on, radote; elle y voit double,
Et nous fait des contes en l'air.

Ainsi, la noce, un moment attristée,
Redevient gaie et reprend son essor.

Dans un cœur seul l'épouvante est restée :
Batiste, là, Batiste tremble encor.

Alors, chacun avec sa belle,
Dont, pour la rassurer, il caresse la main,
Jusqu'au logis remmène Angèle,
Et tous, d'un cœur joyeux, répètent ce refrain :

« Oui, contre son amant pressée,
» Demain.
» Demain,
» Par ce chemin
» Passera belle fiancée. »

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT DEUXIÈME

LA MAISONNETTE

Depuis six mois entiers, seule en sa maisonnette,
La pauvre aveugle soupirait.
Que les jours étaient longs pour son âme inquiète !
Jours que rien à ses yeux des nuits ne séparait !
Dolente, abattue, amaigrie,
Mais, comme un ange, belle encor,
Elle donnait ainsi l'essor
A sa constante rêverie :

— « J'éprouve ce matin comme un charme inconnu,
Et je crois respirer le même air que Batiste.

J'ai prié de bon cœur, et je me sens moins triste....
Plus de doute..... il est revenu !

» Jeanne, depuis trois jours, se tient sur la réserve
Et change de propos quand je parle de lui ;
Mais j'entends son silence : il n'est ruse qui serve.....
On veut me surprendre aujourd'hui.....

» Mais, s'il est arrivé, pourquoi tant de mystère ?
Pourquoi ne vient-il pas me rassurer d'abord ?
Il sait bien que c'est lui l'arbitre de mon sort,
Qu'ici j'attends, qu'ici j'espère !

» Il est pour moi l'astre du jour ;
Il est le seul bien que j'envie ;
Il est ma joie, il est ma vie,
Cent fois plus..... il est mon amour.

» Qu'il vienne donc pour que je vive !
Ennuis, chagrins, j'oublîrai tout.....
Mais qu'il se hâte, qu'il arrive,
Car, hélas ! ma force est à bout.

» Loin de lui, mon âme est en proie
Au plus affreux tourment, à la crainte, au regret,

Et, sur soi repliée, elle-même se broie,
Cette âme que rien ne distrait.

» Non, pour moi le soleil, ni la plus faible étoile,
Au firmament jamais ne luit.
A mes yeux recouverts d'un lamentable voile,
C'est encor, c'est toujours la nuit.

» Mon Dieu ! de ce malheur jamais je ne murmure
Lorsque Batiste est en ces lieux.
L'éclat du ciel, la terre et sa verte parure,
Je les découvre par ses yeux !

» Et qu'est-ce donc quand il m'appelle,
Qu'il approche et me tend la main,
Quand il me dit que je suis belle
Et qu'il le redira demain !.....

» Ce tendre ami ! qu'il est charmant lui-même !
Mes yeux l'ont vu, quand ils voyaient le jour,
Quand son regard me répétait : Je t'aime,
Quand, sans parler, conversait notre amour !....

» Ta voix seule, ô Batiste ! à présent me ranime.
Aussi quelle langueur quand je ne t'entends plus !

Je retombe aussitôt, du séjour des élus,
Dans le fond du plus noir abîme.

» A mon aide viens donc, toi qui comprends si bien
Que, déjà morte à la lumière,
Pauvre tige rampante, il me faut, comme au lierre,
Un arbre protecteur, un solide soutien.

» Le ciel me l'a donné..... c'est toi-même, ô Batiste !
Toi dont le généreux amour
Adopte mon malheur..... toi par qui seul j'existe
Sans regretter l'éclat du jour !

» Quand sur nous du malheur l'ouragan se déchaîne,
L'amour seul ne rompt pas : et non plus que du chêne
Rien ne saurait fléchir le tronc.....
On aime plus et mieux quand on est dans la peine.....
Et quand on est aveugle donc* !!!.....

» Mais une ardeur trop vive est peut-être importune :
Si déjà de la mienne il devait se lasser.....
Si Batiste, inconstant, séduit par la fortune !.....
O ciel ! ai-je pu le penser !

* *Et quand on es abuglo doun !* Je défie, nous disait Jasmin, qu'on traduise ce vers-là. Aussi nous bornons-nous à le transcrire.

» Non, par le ciel ! ma crainte est puérile ;
Il reviendra, son cœur est tout à moi.
A mon malheur il gardera sa foi.....
Il l'a juré sur le saint Évangile.

» De son voyage à peine est-il remis ;
Il est fêté par plus d'un camarade :
Un si bon cœur ne manque pas d'amis.....
Mon Dieu ! j'y pense..... et s'il était malade ?
Blessé, peut-être ?..... Oh ! non ; c'est bien plutôt,
C'est qu'à cette heure il prépare une aubade
Dont il viendra me réjouir tantôt.

» Oui, je l'attends, plus de vaines alarmes ;
C'est dès ce soir qu'il me sera rendu,
Que de sa main il essuîra mes larmes.....
Que j'oublîrai tout ce que j'ai perdu....

» Ah ! ce n'est pas en vain, cette fois, que j'écoute ;
J'entends quelqu'un venir ici.
C'est Batiste lui-même..... écoutons.... plus de doute !
Le voici ! le voici ! »

Elle se lève. On entre, et c'est Paul qui lui crie :
« Ma sœur ! ma sœur ! — Hé bien ! — La noce arrive. — D'où ?
— Des bords de la fontaine. — Et qui donc se marie ?

— Notre voisine Angèle. — Allons donc! es-tu fou?
— C'est pour elle, bien sûr, qu'on a sonné les cloches.
— Mais les bans sont-ils publiés?
Hé quoi! s'il était vrai, nos voisins les plus proches
Nous auraient-ils donc oubliés?.....

» A qui donnerait-on cette riche héritière?
Il n'en est point ici qui mérite un tel sort,
Si ce n'est..... ô mon Dieu! quelle affreuse lumière!
Aurait-il donc voulu ma mort?

» Lui, Batiste!..... Non, non, Batiste est incapable
Du plus atroce des forfaits:
C'est moi, par ce soupçon, qui suis seule coupable.....
Ah! qu'il l'ignore à tout jamais! »

Elle-même ainsi se rassure,
Car dans son cœur, ni son esprit,
Jamais n'a soufflé le parjure.....
Et Jeanne, après tout, n'a rien dit.

Mais le doute revient, il grandit, il persiste,
Et Marguerite émue: — « Hé bien donc, qu'as-tu vu?
Quel est le fiancé? dis, dis! le connais-tu?
— Tiens! si je le connais? c'est ton ami..... Batiste. »

L'aveugle pousse un cri d'horreur;
Ses yeux semblent revivre et s'enflammer de rage.
Mais, dans le même instant, une affreuse pâleur,
La pâleur de la mort, s'épand sur son visage.

Elle fléchit, le front courbé.....
Ah! le coup de trop près a suivi la menace.
Le mot lancé par Paul sur son cœur est tombé
Comme un disque de plomb, comme un rocher de glace.

A voir cette agonie, on est saisi d'effroi.....
Mais qu'est-ce? tout à coup, on entend des fanfares,
Des cris et des clameurs bizarres
Qui la font tressaillir et revenir à soi.

Et Paul de lui crier: « Ma sœur, ma sœur! écoute!
La noce passe près d'ici:
C'est que Batiste veut sans doute
Lui-même t'inviter..... et moi peut-être aussi.
Oui, puisque c'est moi qui te mène.
Et, bien sûr, quand nous reviendrons,
J'aurai ma poche toute pleine
De croquets et de macarons.

» Mais il est temps que l'on nous prie,
Si tu dois être du festin,

Puisque c'est dès demain matin
Qu'à sept heures on les marie.

— « A sept heures, demain? — Il en sera bien huit.
— On les marie? — Oui, Marguerite;
On dit encore..... — Assez! me voilà bien instruite . ..
Mais quelle épouvantable nuit!.....

» Oui, Paul, oui, mon enfant, je serai de la fête,
Et c'est toi qui me conduiras.
Mais, pour que, dès ce soir, tranquille, je m'apprête,
Laisse-moi seule ici..... va t'amuser là-bas. »

Paul s'échappe en sifflant. Il va grimper sur l'âne
Et le faire aller au grand trot.
Sur le pas de la porte il se croise avec Jeanne,
Notre sorcière de tantôt.

Elle entre et dit: « O sainte Vierge!
En mars un si brûlant soleil
Qu'à l'ombre il ferait fondre un cierge!
Vit-on jamais rien de pareil?

» Mais toi, ma chère enfant, je te trouve glacée.
Qu'as-tu donc? — Rien du tout. J'écoute le refrain

Que l'on chante là-bas pour une fiancée
Dont la noce aura lieu demain.

»Heureuse est celle-là! Puisqu'on l'épouse, on l'aime.....
Son bonheur me ravit: c'est l'avant-goût du mien;
Car pour moi, n'est-ce pas? on chantera de même:
Mieux qu'un autre, tu le sais bien.

» Toi qui n'uses jamais de paroles menteuses,
Miroir de l'avenir, tu répètes à tous
Que je ferai bientôt envie aux plus heureuses,
Ayant Batiste pour époux.

»Voyez.... —c'est ton langage — il a choisi pour femme,
Tant il est généreux, un enfant du malheur.
Et chacun d'admirer la beauté de son âme
Et la noblesse de son cœur.....

» Mais répète-moi donc qu'il tiendra sa promesse,
Et que, toujours fidèle, il brûle d'être à moi;
Que jamais ses parens, que jamais la richesse.....
Ni surtout d'autres yeux..... n'ébranleront sa foi. »

Jeanne, tout effrayée: — « A quoi bon, répond-elle;
Faut-il, à tout propos, revenir là-dessus?.....

Tiens! demande au bon Dieu, ma pauvre tourterelle,
La grâce, si jamais il était infidèle,
De le lui pardonner, et de ne l'aimer plus. »

— « Hé! plus je prie, et plus encor je l'aime,
Mieux je comprends ce que tu m'as tant dit,
Qu'un jeu du sort..... non, non, que Dieu lui-même,
En sa bonté, l'un pour l'autre nous fit. »

— « C'est vrai, c'est vrai; mais vois-tu, mon bel ange,
Il ne faut pas se trop fier au sort.
Du bien au mal, en un clin d'œil il change,
Et, comme on dit, l'écueil est près du port. »

Se peut-il bien? La pauvre infortunée,
Pour qui déjà tout espoir est perdu,
Répond sans trouble à la vieille étonnée :
— « Ce que tu dis, mère, est bien entendu.
Mais du malheur je n'ai plus rien à craindre;
J'en ai subi les dernières rigueurs.
Aussi, tu vois, je cesse de me plaindre,
Et pour jamais se tarissent mes pleurs.
Tu m'as trouvée un peu sombre, un peu triste;
Mais, en causant, cela s'est éclairci,
J'ai cru sentir..... oui, je sens que Batiste,
Dans un instant, va reparaître ici. »

Jeanne ne répond plus. — « Laissons-la, se dit-elle,
Pour cette nuit encor s'endormir dans l'espoir.
Assez tôt lui viendra la fatale nouvelle.....
Je m'en vais, Marguerite. Il se fait tard..... bonsoir ! »

— « Bonsoir, mère..... à bientôt ! et que Dieu te conduise!
A tout ranger ici je vais passer le temps ;
Il faut bien que du moins la propreté reluise
Aux yeux de celui que j'attends. »

Jeanne, déjà dehors, se dit, presque contente :
« Elle n'a rien appris..... Si je pouvais trouver.....
Oui, oui..... c'est un moyen, il faut que je le tente,
Et que j'arrive à la sauver. »

Non, bonne Jeanne, hélas ! non, tu n'es pas sorcière ;
Le néant de ton art ici se fait bien voir.
Mais, par un cri du cœur, tantôt sur la bruyère,
Tu l'as été sans le savoir.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

CHANT TROISIÈME

LE CIMETIÈRE

L'aube fait place au jour, et la cloche qui tinte,
Par trois fois tinte l'angélus.
Et deux filles, dont l'âme est vivement atteinte,
Depuis longtemps ne dorment plus!

L'une, reine d'un jour, qu'à son gré l'on marie,
Les yeux éblouissans d'espoir,
Pose sur ses cheveux la couronne fleurie,
Et fait sourire son miroir.

De sa toilette elle est contente,
Et n'y voit vraiment plus une épingle à changer.

Sa mère vient, qui lui présente,
Selon l'antique usage, un bouquet d'oranger.

L'autre, qui sur son lit est demeurée assise,
Ne songe guère à ses atours :
Elle a gardé sa robe, et vous la voyez mise
Comme elle était hier, comme elle est tous les jours.

Alors, dans une armoire, autrement toujours close,
Où son père, autrefois, serrait sa croix d'honneur,
Elle cherche à tâtons; elle y prend quelque chose
Et le cache en tremblant à l'endroit de son cœur.

L'une, coquette et minaudière,
Se livrant au plaisir d'admirer les cadeaux
Venus de tous côtés, ses bagues, ses joyaux,
N'a pas encor fait sa prière.

L'autre, avant l'angélus, a témoigné sa foi,
Et, sur la terre agenouillée,
Mains jointes, elle a dit, d'une âme humiliée :
« O mon Dieu! pardonnez-le-moi ! »

Paul arrive, et sa sœur, presque avec un sourire :
« Çà ! mon enfant, dit-elle, avance ici ta main.

Tu vas, n'est-il pas vrai, de ce pas, me conduire
Là haut, par le plus court chemin.
Il faut éviter la cohue
Et tâcher d'être des premiers,
Sans que, moi, je sois aperçue. »

— «C'est bien, répond l'enfant: nous suivrons les sentiers.
Il fait mauvais, il vente, il bruine.....
Mais, c'est égal! partons d'abord ;
Nous pourrons, en marchant le long de la ruine,
Nous abriter, s'il pleut trop fort. »

— « Assez ! dit Marguerite..... il est temps que je sorte,
La demie a sonné .... donne-moi donc le bras.....
A double tour ferme la porte,
Et garde bien la clef, car, toi..... tu reviendras. »

Ils gravissent le mont, côtoyant les décombres
Du manoir qui brilla sur dix siècles obscurs,
Et dont le temps jaloux recouvre de ses ombres
La chronique brillante, et fait tomber les murs.

— « Mais, Paul, avançons-nous, demande Marguerite ?
— Pas trop, ma sœur, pas trop ; le chemin est glissant,
Le souffle manque en gravissant,
Et l'on se fatigue bien vite.

— Pourtant nous devons approcher,
Puisque j'entends déjà l'orfraie
Qui, dès que la nuit cesse, habite le clocher.
— Ah ! le vilain oiseau ! dit Paul, son cri m'effraie :
Il annonce toujours malheur.....
De ceux qui vont mourir c'est la dernière aubade.
Il l'a donnée un soir..... tu t'en souviens, ma sœur,
Quand notre père était malade.

» C'était ce dernier soir, où, penchés sur son lit,
Tous deux nous gardions le silence,
Quand lui-même, épuisé, se faisant violence,
D'une voix bien faible, t'a dit :

— « Je sens que je m'en vais..... Marguerite, j'espère
» En ton cœur, en ta foi, pour ce pauvre enfant-là.... »
Il me tenait la main... « Sois à lui, sois sa mère....
» C'est le vœu qu'en mourant.....» Sa voix s'arrêta là.....

» Des pleurs nous couvraient le visage.....
Hé bien ! c'est juste en cet instant
Que l'orfraie et le chat-huant
Ont, sur notre maison, commencé leur ramage;
Ensemble ils glapissaient encor
Quand tu t'es écriée : « Il est mort ! il est mort ! »

» Hé ! tiens, nous sommes sur la place
Où, depuis deux ans, on l'a mis.

La croix subsiste encor, mais on ne voit plus trace
Ni de fleurs, ni de mots écrits.....
Disons vite un *Pater*, afin que Dieu le fasse
Entrer dans son saint paradis.....

» Mais franchissons le cimetière,
Et dépêchons-nous d'avancer,
Sinon, tu seras la dernière,
Car la messe va commencer.

» Hé! mon Dieu, qu'as-tu donc? ta pâleur m'épouvante.....
Fais encore quelques pas..... l'église est là tout près.....
Tu me serres trop fort..... es-tu donc si souffrante?.....
Mais finis! tu m'étoufferais. »

— « Oui, je finis..... je t'abandonne.....
De mes affreux tourmens je veux hâter la fin.
Le Ciel — j'en ai l'espoir — déjà me le pardonne.
Il prendra soin de toi..... de toi, pauvre orphelin! »

A tant d'émotions il faut qu'elle succombe.....
Mais une voix connue..... elle seule l'entend.....
S'élève du fond de la tombe,
Et lui crie: « Es-tu donc au pouvoir de Satan? »

Elle recule épouvantée,
Et laisse, avec ses pleurs, échapper quelques mots.

Mais Paul, impatient, d'une voix exaltée :
» Ma sœur, finis-en donc avec tous tes sanglots.
La noce arrive..... viens!..... l'église est déjà pleine.....
Attends-tu, par hasard, qu'on te vienne chercher?.....
Allons! dépêchons-nous..... » Il la tire, il l'entraîne,
Et c'est lui, faible enfant, qui la force à marcher.

La voici sur le seuil, mais plus qu'à demi morte.
Quand tout à coup..... réveil affreux!.....
La guirlande de fleurs qui festonne la porte
S'entortille dans ses cheveux.

Puis, ses pas font craquer le laurier sur la dalle;
Elle entend, du dehors, pousser de joyeux cris.....
Ici, tout à la fois, dans cette heure fatale
Jette le trouble en ses esprits.

Cependant, tout à coup d'un pas ferme elle avance,
Sans que Paul la conduise, et sans heurter au mur,
Vers le fond de la crypte, où, comme en son enfance,
Elle va se cacher en un recoin obscur.

Là son effroi se calme, et tranquille elle écoute....
— « Si je m'étais trompée ! » — Il lui semble entrevoir,
Dieu sait quelle lueur !... Puis, enfin, elle doute.....
Et le doute en amour c'est encor de l'espoir.

Sept heures ont déjà retenti sur la cloche ;
Dans l'église on attend. La noce est en défaut;
Et les malins déjà rêvent quelque anicroche.....
Mais le cortége avance : on l'annonce tout haut.

Aussitôt, en effet, dans la nef il défile.
Malgré la pluie il est nombreux :
Mon Dieu ! c'est qu'au village, aussi bien qu'à la ville,
On suit partout les gens heureux.

Heureux ! l'est-on jamais, quand on trahit l'honneur?
J'affirmerais que non, rien qu'à voir de Batiste
Le visage livide et la morne stupeur.....
Qui pourrait deviner qu'à sa noce on assiste ?

On s'attendait à voir un homme heureux et fier
De traîner à son char la beauté, la fortune.....
Hé bien, non ! dans son cœur une voix importune,
Celle de Jeanne, crie.... Il l'entend comme hier.

L'air de son fiancé ne frappe pas Angèle,
Heureuse d'arriver au but de son désir;
Elle se laisse aller au délirant plaisir
D'être enviée et d'être belle.

Et qu'est-ce donc, quand elle entend
Autour d'elle ce doux murmure

Qui fait rougir, mais qui plaît tant :
« Quels yeux, quels traits, quelle figure ! »

Quand elle entend vanter son choix,
Et quand la foudre harmonieuse
De l'orgue, agitant ses cent voix,
Éclate et dit : Qu'elle est heureuse !

Mais voici l'instant solennel :
Après l'oraison qu'il a dite,
Soutenu par son acolyte,
Le prêtre descend de l'autel ;

Vers la table sainte il s'avance
Où les futurs sont à genoux ;
Il bénit l'anneau d'alliance
Qui joindra l'un à l'autre époux.

Puis, avant que le poêle étendu sur leur tête
Témoigne à tous les yeux que deux ne font plus qu'un,
Il prononce ces mots, qu'en tel cas on répète
Aux rois comme aux gens du commun :

« Batiste, pour épouse acceptez-vous Angèle ?.... »
Un silence se fait.... Batiste répond : « Oui.... »
S'élance en même temps du fond d'une chapelle
Ce cri désespéré : « C'est Batiste ! c'est lui ! »

Le prêtre et les conjoints sont frappés d'épouvante,
Et voici que l'aveugle accourt au milieu d'eux.
Sur son front on croit voir se dresser ses cheveux.
Et les bras étendus, d'une voix déchirante :

« Arrêtez ! arrêtez ! ce parjure est à moi,
A moi, l'aveugle, à Marguerite !....
Ah ! Batiste, tu peux trahir ainsi ta foi !.....
Eh bien donc que mon sang — il est toujours à toi —
Serve à ta noce d'eau bénite ! »

Si dit-elle, et soudain,
Sans que par lui, Batiste, elle en soit empêchée,
Elle saisit l'arme cachée
Et va la plonger dans son sein....

Non !..... la bonté de Dieu l'emporte.
Un ange est accouru, qui, retenant son bras,
La préserve d'un crime..... et cependant, hélas!
La malheureuse tombe..... elle expire..... elle est morte!

D'à côté de Batiste Angèle aussitôt fuit.
La noce est dispersée, et l'église est déserte ;
Paul, auprès de sa sœur, reste jusqu'à la nuit :
Il espère, il attend, sans comprendre sa perte.

Les pompes de l'hymen se recouvrent de deuil,
Et la maison de Dieu se remplit de ténèbres;
Demain, pour annoncer le départ d'un cercueil,
Le glas prolongera ses tintemens funèbres.

Dans sa tombe ils iront réveiller le guerrier,
Qui jadis suivit l'aigle en Russie, en Castille;
Mais, d'avance, la Mort va déjà lui crier :
« Ouvre tes bras.... voici ta fille ! »

Enfin, l'on porte en terre.... il est couvert de lis.....
Le cercueil aspergé de la pauvre orpheline;
Et le cortége en pleurs, qui lentement chemine,
Dit pour elle un *de profundis*.

Hé ! mon Dieu, c'est tout le village
Qui suit cette chère âme, en poussant des sanglots;
Et les clameurs du voisinage
Font tristement redire aux plus lointains échos :

« Repliez-vous, ô paquerettes,
» Et que le deuil couvre nos champs.
» Vous, trop joyeuses alouettes,
» Restez sous l'herbe, et plus de chants !

» Car la douce fiancée
» Qui devait, par ce chemin,
» Aller au banquet d'hymen.....
» Hélas !.... elle est trépassée. »

FIN.

Paris.— Typ. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

MARTHE

IMITATION LIBRE

DE

MARTHE

ÉLÉGIE VILLAGEOISE

COMPOSÉE EN VERS GASCONS PAR J. JASMIN

« Sire, » disait Corvisart à l'Empereur visitant l'hospice de Charenton, « entre le cerveau de ces malheureux et le » vôtre, il n'y a que l'épaisseur d'une feuille de papier. »
(Mém. de M. le comte Beugnot.)

— « Mais, docteur, » disait M. Thiers alors ministre de l'intérieur, à M. Esquirol, médecin en chef du même hospice, « tous les êtres que je viens de voir étaient certainement nés avec un organe cérébral défectueux? — Pour la plupart, non. — Quoi! vous admettez qu'un tel accident peut frapper une organisation saine, un homme..... (il cherchait son expression) un homme..... complet? — Vous et moi, sans nul doute. »

Et le spirituel ministre, l'orateur puissant, l'historien célèbre de réfléchir avec tristesse. *(Un témoin.)*

PARIS

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE WITTERSHEIM

8, RUE MONTMORENCY

—

1854

AVERTISSEMENT

La touchante aventure célébrée par Jasmin est vraie. C'est à Laffitte, joli village près de Clairac, presque à l'embouchure du Lot, qu'elle a commencé, en avril 1799. Elle s'est terminée vers 1803. Marthe venait de mourir à Agen, lorsqu'en 1834, ses malheurs excitèrent la verve, ou plutôt touchèrent le cœur du poëte inspiré. Il l'avait vue longtemps, cette pauvre fille, errer dans les rues d'Agen, et lui-même, enfant du peuple, l'avait aussi poursuivie en criant pour l'effrayer : *Maltro, un souldat!* Aussi fait-il un retour sur lui-même, de la plus gracieuse sensibilité.

C'est bien, comme nous le disons, en 1799, que Jacques est tombé au sort; car la loi qui a créé la

conscription et le système du remplacement est du 19 fructidor an VI (8 septembre 1798). Le premier tirage n'a donc pu se faire qu'en avril 1799. C'était la première fois que les jeunes gens étaient ainsi mis en loterie, et dans quelles circonstances ! Nos armées étaient en mauvaise passe ; on évacuait l'Italie, après les tristes affaires de Cassano et de la Trébia ; Suwarow était en Piémont à la tête de 90,000 hommes ; l'archiduc Charles débouchait du Tyrol en Suisse, où Masséna l'attendait ; Scherer avait fui, laissant à Moreau une armée aux abois ; la bataille de Stockach nous avait fait quitter l'Allemagne ; le Directoire était tombé dans le mépris. L'attente de ce tirage avait quelque chose d'effrayant. Cela fait d'autant mieux concevoir les angoisses de la pauvre Marthe. C'est dans l'automne de cette même année que Bonaparte revint d'Egypte. Quel cours les événements auraient-ils pris sans le 18 brumaire ?.....

Disons tout de suite, pour l'intelligence de notre petit poëme, qu'au mois d'avril 1799, toutes les églises de France étaient fermées, et que l'on était encore, à l'égard du culte, sous le régime de 93. Ainsi, les conscrits partent le jour de Pâques, qui se trouvait effacé entre deux décadis, et le mariage de Joseph

avec Annette n'a pour prêtre consécrateur que le citoyen adjoint du maire. Vingt mois plus tard, à la Toussaint de 1800, nous voyons les habitans de Clairac réunis à l'église, où le curé récite, pour Marthe, les prières des agonisans. C'est qu'entre les deux époques, un arrêté consulaire avait autorisé, sans attendre le concordat, la réouverture des églises. Les habitans des campagnes, qui étaient avides de rentrer dans la maison de Dieu, s'empressèrent de profiter de la licence. Mais à Paris, où règnait alors la philosophie voltairienne, l'idéologie et la théophilantropie, à Paris, où la foi est toujours troublée ou distraite, on attendit, pour rétablir le culte public, que la loi eût parlé. Ce n'est que le 18 avril 1802, jour de Pâques, que Notre-Dame de Paris fut ouverte, « et si » précipitamment qu'il n'y avait pas même de sacris- » tie, et que le nouvel archevêque, le vénérable Du- » belloy, et les autres prêtres furent s'habiller dans » une maison voisine. » (Thiers, t. III, p. 446.)

PREMIER CHANT

CONSCRIT

« La République nous appelle,
» Sachons vaincre ou sachons périr. »
(Chant du Départ.)

Tout près du confluent où le Lot abandonne
Ses rivages fleuris, et laisse aller ses flots
Se perdre, avec son nom, au sein de la Garonne,
Sous des ormes touffus, est un petit enclos :
C'est celui d'une maisonnette,
Qui semble se cacher, par amour de la paix,
Tout comme avec son nid, dans un buisson épais,
Se blottit la fauvette.

Hé bien ! là, sous ce toit, un beau matin d'avril,
Quand Bonaparte encor combattait sur le Nil,

Et qu'alentour de nous s'amoncelait l'orage,
A l'heure où dans Tonnains se faisait le tirage
Des garçons que le sort, au gré des numéros,
Renvoie à la charrue, ou transforme en héros,
Une fille priait; mais distraite, agitée,
Au milieu, semble-t-il, du plus grand embarras,
Elle a pris sa quenouille, et bientôt l'a quittée,
Ne sachant plus après que faire de ses bras.
Elle marche, s'assied, puis brusquement se lève;
Elle écoute.... quoi? rien; et regarde sans voir.
Un frisson la saisit, elle va se rasseoir,
Et, les mains sur ses yeux, se plonge dans son rêve.

Ah ! vous croyez déjà tenir la vérité,
En supposant que sa souffrance
Est l'effet d'un amour payé d'indifférence,
Ou d'infidélité.
Mais regardez-la donc ! dites s'il est possible
Que, devant ces grands yeux aussi bleus que le ciel,
Atteint par ce regard aussi doux que le miel,
Un cœur... je dis un seul..... soit ou reste insensible?

Quel corps flexible et droit ! quelle taille en fuseau !
Et comme gentiment la blancheur de sa peau
Contraste avec le noir d'ébène
De ces flots de cheveux, qui s'engouffrent à peine
Dans la coque de son chapeau !

Ce qui rehausse encor ses charmes,
Le don que j'admire entre tous,
C'est dans la voix comme des larmes;
C'est son parler..... il est si doux!

Bref, elle a l'air si fin, la démarche si belle
Que partout on la prend pour une demoiselle.

Oh! le petit miroir cloué près de son lit,
— J'en donnerais bien ma parole, —
Par-ci, par-là, lui souffle un peu de gloriole.....
Mais ce matin il n'a rien dit.
La pauvre enfant, ce qui lui cause
Une si vive anxiété,
Ce n'est de savoir si le rose
Ou le bleu sied à sa beauté :
Il s'agit de bien autre chose!
Oh! sans doute, aujourd'hui, tout pour elle est en jeu :
Voyez quel trouble en sa personne.
Tour à tour elle est pâle, elle est pourpre, et si peu
Que le vent souffle, elle frissonne.....

Qu'est-ce? j'entends marcher : on approche d'ici.....
Ah! c'est Annette, sa voisine,
Annette, dont la tête est à l'envers aussi;
Mais on voit tout d'abord, à son air, à sa mine,
Que chez elle un chagrin, ni le moindre souci
Ne peut jamais prendre racine.

— « Annette, arrive donc! je t'attendais.... Hé bien!
Est-ce fait?.... Tu souris..... à nous donc est la chance?
Dis vite, oh! je t'en prie! — Hé, mais! je ne sais rien,
Sinon que j'ai bonne espérance.
Voilà midi qui sonne; on apprendra bientôt
Ce qu'après tout, ma chère, il faut que chacun veuille,
Car le sort a le dernier mot.....

» Hé! Marthe, pourquoi donc trembler comme une feuille?
Ton regard me fait peur. Quoi! si Jacque était pris.....
Tu mourrais donc? — Oui, sur mon âme!
— Moi, je pourrais gémir et jeter les hauts cris,
Si Joseph s'en allait, car il me veut pour femme;
Mais, enfin, je n'en mourrais pas:
Ce serait un enfantillage.
Plusieurs font à présent florès dans le village,
Qui sont, quoique blessés, revenus des combats.

» Il faut les voir pleurer, en partant pour la guerre:
C'est à fendre le cœur; mais, au son du tambour,
Dès qu'ils ont pris le pas, leur âme se desserre,
Et pas un seul ne meurt d'amour.

» Ton chagrin me déplaît. Il faut que tu l'écartes.
Moi, je suis calme, Dieu merci!
Hé bien! pour obtenir que tu le sois aussi,
Je m'en vais te tirer les cartes.

— « Es-tu folle, dis-moi?.... jouer lorsque j'attends?....
— Mais après le tirage, il ne sera plus temps.....
Cela m'a réussi; je sais mon sort d'avance.
Laisse-moi faire, et tu verras
Que du jeu bien conduit doit sortir l'assurance
Que Jacques ne partira pas. »

Annette alors s'assied, et tire de sa poche
Un jeu que sur la table elle étale d'abord.
« Çà, dit-elle en riant, parlez, Monsieur le sort.....
Toi, Marthe, avance ici..... tu n'es pas assez proche.
C'est cela..... j'ai mêlé, coupe..... de l'autre main.
Surtout ne tremble pas. Et pour que rien ne cloche,
Chantons ensemble ce refrain :

Cartes blanches, cartes polies,
Plus soyeuses que le velours,
Confidentes de nos folies,
Soyez-nous propices toujours!
Puisqu'à vous nous avons recours,
Nous qui, dit-on, sommes jolies,
Ne faites pas de méchans tours
A nos amours.

Cela, n'est-il pas vrai, vous semble ridicule?
Invoquer des cartons peints de rouge et de noir!.....

Oui, mais l'ignorez-vous? la souffrance est crédule,
Et Marthe a tant besoin d'espoir!

« Commençons donc... Très-bien! voici que, la première,
Sort une carte à choix : regarde, un dix de cœur;
Puis le valet de trèfle, et l'as de sa couleur.....
Qu'est ceci? de carreaux une série entière.....
Huit, neuf, dix, valet, dame... oh! sans être sorcière,
Je puis déjà, vois-tu, t'annoncer du bonheur. »

Marthe, à ce mot, prête l'oreille :
Ses yeux, tout grands ouverts, dévorent les tarots,
Et d'Annette qui l'émerveille,
Ainsi que d'un oracle, elle aspire les mots.

Sur sa lèvre voici que passe un doux sourire,
Quand la dame de cœur rencontre son valet,
Et qu'Annette joyeuse a toujours l'air de dire :
Le triomphe sera complet!

Les cartes vont au mieux, oui, mais il en est une
Qu'avec juste raison j'appréhende de voir,
Car à sa rencontre importune
S'évanouirait tout espoir.

On ne respire plus..... mais, qu'est-ce? Annette hésite.....
Elle a vu la carte, et soudain,

Pour dérober aux yeux cette carte maudite,
Elle la couvre de sa main.

Si de sa poitrine oppressée
S'échappe un douloureux hélas!
Si tout se trouble en sa pensée.....
Ah! ne vous en étonnez pas!

Un spectre apparaissant au milieu d'une fête,
Le tigre s'annonçant par des cris furieux;
Un navire assailli, brisé par la tempête
Et qui s'abîme sous vos yeux;
Les martyrs déchirés par les lions du cirque;
Enfin, les jours de la terreur,
Quand le sang ruisselait sur la place publique,
N'ont jamais tant causé d'épouvante et d'horreur,
Qu'ici, venant crier malheur,
N'en cause..... la dame de pique!!!

Aussitôt on entend des cris et des vivat,
Poussés dans le lointain par la bande joyeuse,
Qu'attend, au bord du Lot, plus d'une mère heureuse,
Dont le fils..... ô bonheur!.... ne sera pas soldat.

Voici venir tous ceux que le sort congédie,
Et qu'il sauve, dit la chanson,

De la terrible maladie
De la gamelle et du canon *.

Ils accourent au bruit du tambour et du fifre;
On les croirait ravis au quatrième ciel;
Chacun, à son chapeau, tout fier, porte le chiffre
Qui lui permet d'atteindre à la lune de miel.

Mais, que se passe-t-il dans cette maisonnette,
Où les cartes, d'avance, ont jeté la terreur?
J'entends Marthe crier : « Oh! je t'en prie, Annette,
Laisse-moi m'assurer.—De quoi?—De mon malheur! »

Mais elle espère encor : son bon ange, peut-être,
Se dit-elle tout bas, aura guidé sa main;
Et pour s'en assurer, courant à la fenêtre,
Elle ouvre..... et recule soudain.

O sort impitoyable! ô rigueur inouïe!
Du milieu de la foule un seul mot est parti.....
Marthe pousse un soupir, et tombe évanouie.....
Les cartes n'avaient pas menti!

* Allusion à l'ignoble Carmagnole, dont un des refrains était :
« Mangeons à la gamelle,
» Vive le son du canon. »

Non, car voici Joseph, qui, tout rayonnant d'aise,
De loin montre déjà, tracé sur le ruban
Qu'il a reçu d'Annette, hier, pour talisman,
Le fortuné chiffre cent treize.

Jacques ne paraît pas; hé non ! le malheureux
Éprouve un destin tout contraire;
Car en plongeant la main dans le chapeau du maire,
Il a pris le numéro deux.

A peu de jours de là, Joseph, ensemble Annette,
Couraient à la mairie, où l'adjoint, sur la foi
De deux *oui* prononcés à la bonne franquette,
Les déclarait unis en vertu de la loi.

Le dimanche suivant, — le jour même de Pâques *,
Car les saints et leur culte, alors étaient proscrits, —
On vit, le sac au dos, notre infortuné Jacques
Entrer, d'un air piteux, dans le rang des conscrits.
Bientôt pourtant il s'en écarte,
Pour venir, à la hâte, en se couvrant les yeux,

* En 1798, le tirage s'étant fait le 1er avril, le départ des conscrits aurait pu avoir lieu le 8 du même mois, qui était, en effet, le jour de Pâques; mais l'année suivante, qui est bien celle de l'événement, comme nous l'avons expliqué d'abord, Pâques tombait le 24 mars. — Fiez-vous donc aux poëtes ?

Dire, à voix étouffée: -- « Hé bien ! ma pauvre Marthe,
Je viens te faire mes adieux.
Il le faut, car pour moi, qui n'ai père ni mère,
Pour moi, voué, tout en naissant,
A l'abandon, à la misère,
Qui fournirait un remplaçant?

» Que je suis malheureux ! Pourquoi fallait-il naître?
Pourquoi suis-je contraint à devenir soldat?
A te fuir, toi, ma vie, et pour aller peut-être
Rencontrer un boulet dans le premier combat?.....

» Non, Marthe ! n'en crois rien.... quelquefois de la guerre
On revient sain et sauf..... ainsi, je reviendrai.....
Oui, oui ! tiens-le pour assuré,
Et crois à mon retour..... sois courageuse..... espère !.....

» Ah ! si j'échappe au coup mortel,
Si le sort me fait grâce..... alors, digne d'envie,
J'accours, — j'en fais serment ! — pour t'offrir à l'autel,
Comme un bouquet d'amour, et mon cœur et ma vie. »

Il n'en peut dire plus, car on bat le rappel.

PREMIÈRE PAUSE.

DEUXIÈME CHANT

REMPLACÉ

Rien à l'amour n'est impossible.
(Vaudeville quelconque.)

Déjà crisse la cigale,
Des fleurs le parfum s'exhale;
Il revient brillant et gai
Le mois de mai.

De roses il se couronne;
A pleines mains il les donne
Ces riants et frais atours
De nos beaux jours.

Sur la côte, dans la plaine,
On respire son haleine;
Il épanouit les cœurs
Comme les fleurs.

Vite, courez à sa fête,
Car jamais il ne s'arrête;
Sur les champs qu'il a parés.....
Courez!..... Courez!.....

Elle entend le signal, cette vive jeunesse
Qui danse autour du mai que vous voyez là-bas.....
Oui, sautez, mes enfans! il est court, il vous presse
Le temps d'aimer, le temps où l'on ne gémit pas.....

Que dis-je! avec les pleurs est-il jamais de trêve?
Et tandis qu'un moment la joie est parmi vous,
Une voix de douleur à vos côtés s'élève,
Qui soupire ces mots si tristes, mais si doux:

Oui, les voilà, mes hirondelles,
Les deux mêmes qui, tous les ans,
Sous mon toit reviennent fidèles,
Au premier souffle du printemps.....
On ne les a pas séparées;
Aussi, que leur chant est joyeux!
Comme leurs plumes sont lustrées!
Comme brillent leurs petits yeux!

Soyez, soyez les bienvenues,
Vous qui ramenez les beaux jours,

Et savez, à travers les nues,
Joindre le nid de vos amours !
Ici, le calme vous convie,
Car les hommes, — les malheureux ! —
Ne menacent pas votre vie,
Tandis qu'ils s'égorgent entre eux.

Mais ils entraînent à la guerre
Celui-là qui, pour vos petits,
Cherchait des vermisseaux sous terre,
Et les jetait près de vos nids.
Dites : dans vos courses lointaines,
Oiseaux, qui, d'un vol assuré,
Franchissez les monts et les plaines,
Ne l'avez-vous pas rencontré ?

A votre cou, c'est bien lui-même
Qui, l'an dernier, mit ce ruban,
Ce nœud de la couleur que j'aime,
Pour vous servir de talisman.....
Il est parti !..... sans doute il pleure.....
Moi, je sens venir le trépas,
Et vous, autour de ma demeure
Vous le cherchez en vain..... hélas !.....

« Pourquoi n'écrit-il plus ? Sainte Vierge ! je tremble
Qu'il n'ait succombé dès l'abord.

La nuit comme le jour, à toute heure, il me semble
Que l'on vient crier : il est mort !.....

» Sauvez Jacque, ô mon Dieu ! faites qu'on le délivre,
Et qu'il revienne en ce hameau.
Mais hâtez-vous !..... sans lui je ne saurais plus vivre.....
Je sens brûler en moi la fièvre du tombeau..... »

» Ah ! vous fuyez, mes hirondelles ?
Mes gémissemens vous font peur.
Revenez, petites cruelles ;
Je vous cacherai ma douleur.
Oui, revenez sur ma fenêtre,
Je parlerai tout bas de lui,
Et vous..... vous me direz peut-être
Qu'il écrit à Marthe aujourd'hui. »

Et c'est ainsi que l'orpheline,
Pour tromper la longueur du jour,
Tantôt soupire et se chagrine,
Tantôt rassure son amour.

Pour comble de revers, son vieil oncle, qui l'aime,
Mais qui ne peut la secourir,
Se laisse prendre aussi d'une tristesse extrême ;
Il pleure, et parle de mourir.

De notre pauvre enfant on voit le teint de rose
Pâlir, et les traits s'allonger.
Eh bien ! le monde en rit, et si mal il en glose
Que je n'oserais pas dire ce qu'il suppose.....
Il ne croit pas à son danger.

Mais lorsqu'à la Toussaint, sur l'autel de la Vierge *,
Pour une agonisante on voit brûler un cierge;
Lorsque la cloche tinte, et que le prêtre dit :
« Pour Marthe nous allons faire ici la prière
» Afin que Dieu l'assiste à son heure dernière, »
Tout l'auditoire est interdit.
Chacun fait un retour sur soi, sur sa malice,
Et vers le ciel, le front levé,
Récite avec ferveur, tout au long de l'office,
Bien des *Pater* et des *Ave*.

Oh ! puissance de la prière !
On revient de l'église avec moins de frayeur,
Et l'on apprend par le docteur
Que tout va mieux, que Marthe a rouvert la paupière.

Alors s'approche de son lit
Un bon vieillard à tête chauve.....
C'est son oncle lui-même..... à voix basse il lui dit,

* Voir l'avertissement.

Je ne sais pas trop quoi, mais ce qu'il dit là sauve,
Et doucement elle sourit.

La mort, qui, de sa faux, allait frapper sur elle,
Se retire confuse et remporte son deuil.
Marthe renaît au jour, et déjà dans son œil
Le feu de la vie étincelle.

Or, pour réaliser le plan qu'il a conçu,
Afin de rendre à Marthe espérance et courage,
Le bon vieillard agit, comme s'il avait su
Se décharger du poids de l'âge.

— « Tout est prêt, mon enfant, vient-il dire, un matin,
Et quand il te plaira nous tenterons la chance;
Le succès nous attend : j'en suis presque certain..... »
Et Marthe de répondre, en lui tendant la main :
— « Soyez-le tout à fait de ma reconnaissance. »

Dès ce moment, le croirez-vous ?
Marthe, autrefois si généreuse,
Qui, plus elle donnait, plus elle était heureuse,
Regarde maintenant à dépenser deux sous.

La voilà devenue active, intéressée,
Et son esprit intelligent

Ne poursuit, nuit et jour, qu'une seule pensée ;
Son cœur ne s'ouvre plus qu'à l'amour de l'argent.....

De l'argent ! elle en veut ; c'est sa plus chère envie :
Elle rêve un trésor..... ah ! que n'est-il complet !
Pour de l'argent je crois qu'elle vendrait sa vie ;
Mais le travail en donne, et le travail lui plaît.

Déjà vous pouvez voir cette jeune marchande,
Qui s'établit sous les arceaux
Du cloître de Tonnains, et qui vite achalande
Un magasin d'objets nouveaux.
Vous la reconnaissez. Oui, oui ! c'est elle-même
Qui vend de tout, du drap, des fleurs,
Et dont la bonne foi, la gentillesse extrême
Font affluer les acheteurs.

Hier, elle en avait cinquante,
Elle en aura deux cents ce soir,
Car de tous côtés on la vante,
Et l'argent pleut sur son comptoir.

Un an se passe ainsi ; Marthe espère et travaille.
Elle sait aujourd'hui que Jacques n'est pas mort.
Quelqu'un l'a vu, depuis la dernière bataille,
Et l'a trouvé grandi, bien portant, et plus fort.

Ses chagrins amoureux, prudemment il les cache,
Ne voulant pas souffrir qu'on raille à son propos ;
Car déjà le gaillard, monté sur ses ergots,
Sait faire respecter sa naissante moustache.

Cependant, lorsqu'arrive un nouveau bulletin,
Où brillent les hauts faits de la demi-brigade*,
Dont Jacques, son héros, partage le destin,
Marthe, la pauvre Marthe, a le cœur bien malade.

— « Allons ! dit l'oncle, un jour, en se frottant les mains,
Nous toucherons au but : à présent, je le gage,
Tu vois que mes calculs étaient des plus certains,
Et qu'infailliblement l'aide vient au courage....
Bien gagnés, bien gardés, les sous pondent de l'or.....
Sans doute il faut attendre et travailler encor;
Mais, conviens-en, tu te consoles
Quand je te prouve, chaque soir,
Que de plus en plus notre avoir
Approche de mille pistoles.
Il en faut tout autant pour accomplir tes vœux.
Seul que n'y puis-je satisfaire !
Mais j'y contribuerai, car, malgré toi, je veux
De mon petit pré me défaire
Sitôt après la fenaison,

* Les régimens étaient alors des demi-brigades.

Pour terminer plus tôt l'affaire,
Sans que tu vendes ta maison.
Ne t'arrête donc pas..... dame! le bonheur coûte,
Et pour l'atteindre il faut courir.
Moi j'irai jusqu'au bout, si longue soit la route;
J'entends te rendre heureuse, avant que de mourir. »

Il se trompait, son attente était vaine,
Car, fatigué des secousses du sort,
Le bon vieillard, au bout de la quinzaine,
Dormait déjà du sommeil de la mort.

Et Marthe était sans cesse à genoux sur sa tombe :
« C'en est fait, disait-elle, avec lui je perds tout;
Sans guide, sans soutien, il faut que je succombe,
Et déjà, je le sens, mes forces sont à bout.

» Oh! dis-moi, mon bon oncle, où veux-tu que je trouve
Le courage et l'appui qui me venaient de toi?.....
Après tout, mon dessein n'est pas coupable en soi :
Si monsieur le curé ne dit pas qu'il l'approuve,
Il ne dit pas, non plus, qu'il blesse en rien la foi.....

» Ah! lui, le père à tous, il sait ce que j'endure;
Il en est si fort affligé
Que s'il n'était si pauvre, à Jacques — j'en suis sûre —
Il eût, depuis longtemps, fait avoir son congé.

» Je ne puis lutter davantage.
Non, non ! le but est par trop loin.....
Hé ! que me fait mon héritage !
Avec Jacque en ai-je besoin ? »

Et Marthe, cela dit, court, sans plus de mystère,
Dire à l'homme de loi * que, pour remplir l'espoir
Qui seul l'anime encore, elle met à l'enchère
Ses meubles, sa maison, enfin tout son avoir,
Ne voulant rien garder que la croix de sa mère
Et la robe que Jacque aimait tant à lui voir.

Tout cela, bien payé, lui complète la somme
Pour laquelle son oncle avait ouvert un tronc** ;
Mais cet or, qui ferait la fortune d'un homme,
A quoi l'emploîra-t-elle donc ?

Pour moi, qui sais trop bien comment le sort se joue
De tous nos rêves de bonheur,
Comment il nous déçoit.... ah ! pour moi, je l'avoue,
L'espoir de Marthe me fait peur.

* Langage du temps. Les officiers ministériels étaient tous compris sous cette appellation. Beaumarchais l'avait plaisamment employée dans son *Barbier de Séville*, et la Révolution l'avait prise au sérieux.

** 10,000 francs. C'était alors le prix de celui qui consentait à se vendre pour devenir *chair à canon*.

Car enfin, si par un caprice,
Comme en a trop souvent la mort,
Il allait, cet injuste sort,
Ravir le prix du sacrifice!

Que Marthe est loin d'un tel pressentiment!
Toute à l'amour, l'amour est son oracle.
Ne vient-il pas de renverser l'obstacle
Qui s'élevait entre elle et son amant?

Et la voilà, d'un pas léger, rapide,
Enveloppée en sa mante de deuil,
Qui suit la rue, et déjà touche au seuil
Du presbytère où le curé réside.

Il semble enfin que l'ange des douleurs
Lui dit adieu, la voyant consolée,
Et, que soudain, pour essuyer des pleurs,
Il prend l'essor vers quelque autre vallée.

— « C'est vous, dit le pasteur; entrez, ma chère enfant...
Vous m'avez l'air joyeux? hé! tant mieux, c'est bon signe,
Cela prouve qu'enfin notre âme se résigne,
Et que la raison se défend.....
Oh! j'avais bien prévu qu'on vous verrait, plus sage,
Restituer à Dieu votre cœur..... ce trésor
Qu'il veut posséder sans partage.....

Mais !..... qu'étalez-vous-là ? Quoi ! de l'argent, de l'or ?
— Le prix de mon labeur et de mon héritage.
— Le sacrifice est fait ?..... O faiblesse !..... ô courage !
— Oui, monsieur le curé, j'en suis venue à bout :
La somme est au complet, je viens vous la remettre ;
Écrivez, maintenant, agissez, donnez tout.....
Mais aujourd'hui, pour Dieu ! faites partir la lettre.

» N'y mettez pas mon nom, il n'en est pas besoin, »
Dit-elle encor d'un air modeste ;
» Qui de le délivrer a dû prendre le soin,
Son cœur le lui dira de reste.

— « Mais, ma fille, comment vivrez-vous, et de quoi ?
— De mon travail, j'en suis certaine ;
N'en soyez pas du tout en peine.....
Ah ! monsieur le curé, pitié ! rendez-le moi ! »

DEUXIÈME PAUSE.

TROISIÈME CHANT

MARIÉ !

Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède;
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
Et, déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
(Mme DESHOULIÈRES.)

Combien j'aime et vénère un curé de campagne,
Garde-champêtre de la foi,
Qui fait comprendre à tous ce que, sur la montagne,
Le divin Maître a dit, en apportant sa loi.

Je l'admire, ce prêtre en vieille soutanelle,
Qui, partout où l'on souffre, accourt sans qu'on l'appelle,
Ramassant, en chemin, ainsi que la fourmi,
Les miettes qu'il porte au pauvre, son ami,
A l'orphelin que Dieu confie à sa tutelle.

Sur sa chaise de bois il trône sans orgueil*;
Il exhorte, il reprend, mais avec indulgence;
Il soutient le boiteux, de l'aveugle il est l'œil,
Et l'enfant, à sa voix, naît à l'intelligence.

Sa cloche veut en vain disperser l'ouragan,
Dont il voit approcher l'épouvantable nue,
Mais — pur écho du ciel — sa parole ingénue
Arrache plus d'une âme aux griffes de Satan.

Charitable berger, il poursuit ses ouailles.....
Le voici dans les champs: — « Hé bien! Paul, tu travailles?
Tu laboures? c'est bien..... mais, sais-tu que voilà.....
Longtemps qu'on ne t'a vu venir au presbytère?

— » Ah! monsieur le curé, quand on bèche la terre,
Comment voulez-vous donc? — Que me chantes-tu là?....
Et ton âme! veux-tu la laisser en jachère? »

Pour la faute avouée il a de doux pardons,
Pour les remords cuisans, un baume qui soulage,
Et qui se rend à ses sermons,
En revient meilleur et plus sage.

* L'académie n'enregistre pas encore le verbe *trôner*, qui pourtant est d'assez bonne facture, et qui date d'assez loin, car au commencement de ce siècle, on disait de quelqu'un qu'il avait la manie de *trôner*.

C'est bien ce que fait Marthe ; aussi, toujours à lui
Va-t-elle demander, l'innocente chrétienne,
L'objet de son amour, la fin de son ennui.....
— » Monsieur, je vous en prie, écrivez aujourd'hui,
Écrivez de nouveau, pour que Jacques revienne. »

Mais le brave curé pouvait plus aisément
Découvrir un péché dans l'âme
D'un bigot hypocrite, ou même d'une femme,
Que l'adresse d'un régiment.

Oh ! c'est qu'alors la grande armée
Marchait si vite, allait si loin,
Qu'à ses combats parfois l'agile Renommée
N'arrivait qu'après coup pour en être témoin.

Tant qu'il vécut, mais toujours sans mot dire,
L'oncle de Marthe.....— ah ! qu'il repose en paix ! —
Par un vieux clerc faisait souvent écrire ;
Mais de réponse, il n'en venait jamais.

Jacque est-il en Piémont, en Flandre, en Allemagne ?
On l'a bien vu partout, mais il n'est nulle part :
Lancé par la victoire, on fait triple campagne,
Et l'amoureux conscrit flotte avec l'étendard.

Puis, selon leurs us et coutumes,
Les soldats, dans leur havresac,
Ont de la poudre et du tabac,
Mais pas plus d'encre que de plumes.

A qui donc s'adresser? car, soit dit en passant,
Jacques ne tient à rien : sur lui tous les indices
Se bornent à savoir qu'il n'eut d'autres nourrices
Que les anges nommés : Filles de Saint-Vincent.
A leur porte on trouva par terre,
Dans un panier bien refermé,
Le pauvre petit, que sa mère,
Hélas! n'a jamais réclamé.

C'est un jeune baron, seigneur du voisinage,
Dont l'enfant délaissé semblait avoir les traits,
Qui, charitablement, voulut bien qu'à ses frais
On le mît en apprentissage.

Lui, de bonne heure aussi, cet enfant de l'amour *,
Sentit qu'il portait un cœur tendre,
Et nous savons déjà qu'il sut se faire entendre,
Et qu'il est, Dieu merci! bien payé de retour.

* Le peuple, qui a aussi sa pruderie, n'appelle pas autrement les enfants nés hors mariage. Il laisse aux races royales et princières l'honneur de porter le nom de bâtard : Bâtard de Bourgogne, d'Orléans, de Vendôme, etc.

Cependant, le curé déploie un zèle extrême;
Il écrit, coup sur coup, à l'armée, à Paris,
Et souvent, au chef-lieu, va s'informer lui-même
Si le préfet n'a rien appris.

Marthe, de son côté, la courageuse fille,
Se livre chaque jour au plus rude labeur;
Elle a pour tout trésor ses doigts et son aiguille,
Mais rien n'égale son ardeur.

Son esprit satisfait n'a pas gardé mémoire
De l'aisance et du bien dont elle jouissait,
Quand elle était chez elle, et que dans son armoire
Le tas d'argent se grossissait.

Elle voit l'avenir qui, tout joyeux, s'avance
Sur un nuage d'or, les mains pleines de fleurs.
Elle-même se berce au chant de l'espérance,
Et de joie, en rêvant, elle verse des pleurs.

Jacques sera sauvé! longtemps il pourra vivre,
Ici, là, tout près d'elle..... oh! cet espoir l'enivre.....
La liberté, la vie, il va tout lui devoir;
Il l'en aimera davantage.
Or, pour un cœur aimant, être aimé sans partage,
C'est l'unique bonheur qu'il puisse concevoir.

Et tout en dévidant la laine,
Marthe, heureuse comme une reine,
Croit filer autant d'heureux jours,
De jours sereins, de jours sans peine,
Que sa bobine fait de tours.

Mais, sa belle action fait bruit dans la contrée;
Chacun admire Marthe, et désire la voir;
Si met-on chapeau bas, dès qu'elle est rencontrée,
Et devant son logis on vient chanter le soir.

Ah! ce qui la flatte et l'enchante
Dans cet hommage qu'on lui rend,
C'est qu'Annette, la pétulante,
Est la première qu'elle entend,

Pour elle, on le conçoit, la voix de son amie
Tinte plus doucement que l'or,
Et cette voix, la nuit, quand Marthe est endormie,
A son oreille vibre encor.

Un dimanche de juin, tôt après la grand'messe,
Le curé vient chez elle, et d'abord il s'assied.
Ce n'est pas qu'il ne soit toujours léger du pied,
Mais, c'est qu'il est ému, quelque chose l'oppresse:

« Mon enfant, lui dit-il, faisons trêve au chagrin.
Jacque a ce qu'on appelle une cartouche blanche :
Il est libre ; et déjà, s'étant mis en chemin,
Je calcule qu'il doit nous arriver dimanche.

» Il n'a rien deviné. Non ! le pauvre innocent
Suppose que sa mère, une puissante dame,
L'a voulu reconnaître avant de rendre l'âme,
Et qu'elle a, tout d'abord, payé le remplaçant.

» Je ris de son erreur, mais je crois que tout autre
Y serait tombé comme lui.
Car, je le donne en mille, où trouver aujourd'hui
Un dévoûment pareil au vôtre ?

» Qu'il arrive ! et chacun, malgré vous lui dira
Comment, par le travail, vous domptiez la souffrance.
Et que deviendra-t-il, alors donc qu'il saura,
Qu'après Dieu, c'est à vous qu'il doit sa délivrance ?

» Oui, qu'il sache la vérité,
Et que toujours il considère
Que pour lui vous aurez été
Plus généreuse que sa mère.

» Nous touchons donc au jour si longtemps attendu !
Car je ne vois plus rien qui là-bas le retienne.

J'ai hâte aussi, moi, qu'il revienne,
Pour le bien sermonner, cet heureux prétendu.

» Je lui donnerai pour consigne
D'être, en vous imitant, la perle des époux.....
Mais! d'abord, nous verrons s'il revient encor digne
Du bonheur d'être aimé d'un ange tel que vous.....

» Hé! hé! j'oublie ici, tandis que je babille,
Qu'un baptême doit avoir lieu:
Au revoir donc, ma chère fille;
A vêpres vous viendrez rendre grâce au bon Dieu. »

Se hâtant de sortir, il referme la porte,
Sans voir que la pauvrette à peine se soutient.....
Aussi la crise est par trop forte:
Jacque est libre!.... Jacque revient!

Dans les torrens de joie et de douce harmonie
Qui, sous les célestes parvis
Bondissent, quand une âme à Dieu s'est réunie,
Marthe déjà se plonge..... elle est en paradis!

Une longue semaine il faut attendre encore.....
Ah! que pour les désirs le temps est paresseux!
Mais enfin il avance, et déjà poind l'aurore
Du jour qui désormais s'appellera l'*heureux*.

—Savez-vous la nouvelle?—Aujourd'hui Jacque arrive:
Une lettre l'annonce à monsieur le curé,
Qui n'éprouva jamais d'allégresse aussi vive,
Qu'en voyant de ses soins le triomphe assuré.

Ce bon Jacques!.... chacun à le fêter s'apprête.
On court au loin déjà, malgré l'ardeur du jour;
Saint-Jean cède aujourd'hui * les honneurs de sa fête
A l'héroïne de l'amour.

Il semble, à voir céans tout ce remue-ménage,
Que les gens de Clairac vont offrir au seigneur,
Comme autrefois c'était l'usage,
Sur un plat d'or, le vin d'honneur.

Enfin, sonne l'heure propice.
Voici venir la fille au front modeste et pur,
Que le pasteur amène, au sortir de l'office,
Et qui de ses longs cils voile ses yeux d'azur.

Un frais et doux sourire effleure cette bouche
Que n'approchera plus une goutte de fiel.....
Ni ces gens rassemblés, ni le bruit ne la touche:
Elle est avec son cœur: c'est dire avec le ciel.

* 24 juin 1803.

« Allons! dit le curé, marchons à sa rencontre.
Le reconnaîtrons-nous? Il doit avoir grandi.....
Sur la route, dit-on, rien encor ne se montre,
Mais il ne peut tarder : voilà qu'il est midi. »

La foule, autant que lui, grille d'impatience
De revoir ce garçon qui fut son Benjamin;
Aussi d'un vif élan la voilà qui s'élance
Au beau milieu du grand chemin.

Sur cette plate avenue,
Qui fuit à perte de vue,
Et que le soleil blanchit,
Ne s'étend pas encor l'ombre
De l'arbre au feuillage sombre
Où l'oiseau se rafraîchit.
En vain regarde le prêtre,
Qui, ne voyant rien paraître,
En lui-même réfléchit.

— Hé! là-bas? tout là-bas.... un point noir... il avance!
Regardez.. c'est un homme... Ils sont deux... deux soldats.
Le grand? c'est lui! c'est lui! l'autre?.. quelle apparence?..
Un jupon! un plumet!.... cela ne se peut pas!

— Cela se peut, voisin, et s'explique sans peine :

C'est une cantinière, une Hébé de bivouac*.....
Que rien n'effraye et rien ne gêne;
Vois : sur le dos de Jacque, elle a mis son bissac.....
Elle allonge le pas comme un franc *volontaire* **,
On dirait qu'elle suit le *ran-plan* du tambour.....
Mais, diable! ici qu'a-t-elle à faire,
Et qui l'amène à pareil jour?

Marthe reconnaît Jacque, et la voilà qui tremble.....
Elle est si peu faite au bonheur!....
Elle regarde encor..... Qu'est-ce donc? il lui semble
Qu'un fer aigu perce son cœur.

« Il n'est pas seul, dit-elle..... et qui donc sur la route
L'a déjà pu joindre aujourd'hui?.....
Se pourrait-il?.... Oh non!... Cependant, plus de doute,
Non, non! c'est une femme..... une femme! avec lui! »

Marthe est anéantie. En deçà de l'escorte
Elle reste sans mouvement;
Son angoisse s'accroît de moment en moment;
Elle est pâle comme une morte.

* Le paysan qui parle ainsi est un ancien soldat, qui doit avoir été sergent tout au moins.

** On a appelé *volontaires* ceux qui ont fait partie de la levée en masse. Ce nom s'est ensuite étendu aux réquisitionnaires. Il n'a plus eu cours à partir de la conscription.

Tout à coup, le curé, la prenant par le bras,
Sans témoigner qu'il voit sa peine :
» Avançons, lui dit-il, pressons, pressons le pas! »
Et devers Jacque il l'entraîne.

Les ayant aperçus, Jacque hésitait aussi ;
Mais il marche à son tour, il marche, et les voici
Tous les quatre en présence, essoufflés, hors d'haleine...

Mais qu'est-ce? leur abord n'est ouvert ni joyeux :
Point d'élan, point d'ivresse; on garde le silence,
L'étrangère n'a plus sa vive pétulance,
Et, comme un criminel, Jacques baisse les yeux.

Il semble devant eux que s'ouvre un précipice
Dont l'aspect les fait tressaillir :
Marthe surtout est au supplice;
L'air manque à sa poitrine..... elle va défaillir.

Le curé n'y tient plus..... Dieu sait ce qu'il soupçonne!
Ses yeux lancent l'éclair, et son vieux sang bouillonne.

Enfin, cédant à son émoi,
D'un accent solennel, qui part du fond de l'âme :
— « Jacques, dit-il, regardez-moi:
Répondez; quelle est cette femme?

—La mienne.—Votre épouse!—Oui.... je suis marié!. ...»
Un cri d'horreur se fait entendre.
La foule s'en émeut; elle accourt pour apprendre
A quel propos Marthe a crié.....

Ah! quel deuil s'étend sur la fête,
Quand, plus ému que la tempête,
Tout ce monde à la fois répète :
« *Le misérable est marié!* »

Le prêtre se retourne : — « O ma fille, courage!
Ce n'est que pour souffrir que l'on est ici-bas;
Mais les maux acceptés du salut sont le gage.
Dieu tarira vos pleurs..... jetez-vous dans ses bras! »

Mais pourquoi ce discours? Marthe ne pleure pas.

Non! non! cette cruelle atteinte,
Ce coup déchargé par le sort,
Ce coup, plus affreux que la mort,
N'arrache d'elle aucune plainte.
Voyez de quel air gracieux,
Sans proférer une parole,
Sur Jacque elle fixe les yeux.

— Quoi! dit-on, se peut-il que Marthe se console,
Que même elle survive à ce trait odieux?

— Oui, la voilà qui rit..... — Dites, comme une folle!
Comme elle rira désormais,
Car, vous n'avez plus là qu'une pauvre insensée,
En qui l'éclair de la pensée
Vient de s'éteindre à tout jamais.

O suprême malheur! ô débile nature!.....
Mais qui donc pouvait concevoir,
Pour un cœur aussi tendre une telle blessure,
Un tel sujet de désespoir?

Et cet indigne amant?.... à nous de le maudire,
Qu'il fuie, et loin d'ici!.... Mais! quels remords affreux
Devront le déchirer, quand on ira lui dire
Tout ce qu'a fait pour lui..... pour lui, le malheureux!
Ce pur ange d'amour qu'il condamne au martyre!

— *O Marthe!* est le seul mot, le seul qu'il répéta
En rebroussant chemin vers le champ de bataille,
Où, las de vivre, il se jeta
Au-devant d'un canon qui lançait la mitraille.

Marthe, bientôt après, par une obscure nuit,
Se dérobant aux soins d'Annette et du vieux prêtre,
La tête et les pieds nus, sortit par la fenêtre,
Et désolée elle s'enfuit.

Elle court au hasard, à travers la campagne,
Sans que, pour se guider, elle ait aucun moyen;
Mais l'ange des douleurs, qui toujours l'accompagne,
La conduit aux portes d'Agen.

C'est là, pendant trente ans, qu'elle fut inconnue,
Ne se montrant jamais quand elle avait du pain.
Si bien qu'en la voyant descendre dans la rue,
On se disait : C'est qu'elle a faim.

Et même lorsque ainsi le cri de la nature
La forçait à sortir, voyait-elle approcher
Un soldat? aussitôt la pauvre créature,
Au fond de son grenier, retournait se cacher.

On ne s'informait pas d'où venait cette fille,
Ni des causes de son malheur.
Cependant on l'aimait, car elle était gentille,
Et son regard allait au cœur.

Mais les enfans, race cruelle.....
Et Dieu sait que c'était leur plus joyeux ébat.....
Criaient, en courant après elle :
Marthe! Marthe! prends garde! un soldat! un soldat!

Ah! vous comprenez bien dans quelle affreuse alarme
Ce mot seul la jetait. Un soldat, à ses yeux,
Ou l'ombre d'un gendarme,
C'était lui, toujours lui, le parjure odieux.

Moi-même, en y songeant, je me sens l'âme étreinte
Par d'inexprimables douleurs.
Mais je m'arrête enfin, car je vois que vos pleurs,
Mieux que ce que je dis, achèvent la complainte.

ÉPILOGUE

Ici du chantre ému l'on n'entend plus la voix ;
Mais tout bas il se dit : Moi-même, j'ai cent fois,
Fol et cruel enfant, tourmenté *l'innocente* *.
La honte que j'en ai sera toujours récente.
O Marthe ! je voudrais te revoir aujourd'hui ;
J'adoucirais ta peine, en te parlant de lui :
Je te dirais que Jacque a payé de sa vie
Ton amour et son crime, et que Dieu vous convie
A venir oublier ensemble vos douleurs.....

* Ainsi désigne-t-on les aliénés dans le Midi, ce qui nous semble charitable et délicat.

Je baiserais tes mains humides de mes pleurs,
Et je ferais cesser ta misère profonde.....
Mais, quoi ! la pauvre fille a disparu du monde !.....
Voilà sa fosse..... Hé bien ! je la couvre de fleurs *.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

* *Non trobi res qu'un clot : lou capeli de flous !*

Marthe mourut en 1834, et c'est peu de temps après que Jasmin composa la touchante élégie qu'il est impossible de traduire. Ce qui ne l'est pas moins, c'est de se faire une idée de l'effet que son auteur produit en la récitant ; mais lorsqu'on a pu l'entendre, on comprend à merveille l'enthousiasme qu'excitait Tyrtée chez les Grecs, et chez les peuples du Nord, les Bardes et les Minnesinger.

Paris.— Typ. Wittersheim, 8, rue Montmorency.